

Le retour de Robert

Assis dans la cuisine, l'enfant ne cesse de remuer le lait dans une tasse à fleurs où le cacao se dissout lentement. La table est appuyée contre le mur avec une fenêtre donnant sur une cour. Elle est un peu haute pour lui et il ne peut voir en face qu'un autre mur interrompu par une haute fenêtre toujours fermée ainsi qu'un coin de ciel. Il n'a que sept ans. Ses fesses reposent en équilibre sur le bord d'une chaise en bois. Il tourne inlassablement son cacao. Il ne boit pas, il regarde sa mère et sa grand'mère traverser la cuisine à plusieurs reprises. Elles entrent et sortent comme si elles cherchaient quelque chose. Elles ne se regardent pas. Elles se suivent, se croisent, se frôlent. Lui observe avec quelque étonnement leurs démarches saccadées, leurs petits pas, leurs piétinements et leurs larmes discrètes comme en fuite, échappées de leurs yeux. Elles sont prêtes à partir. Jamais il ne demande où elles vont. Il sait. Que sait-il ? Rien avec précision, il n'a pas posé de questions et elles ne lui ont rien dit. Que sait-il ? Il ne pourrait le formuler. Alors il n'éprouve rien, rien qu'un grand vide en lui. Il n'est pas triste, il n'a pas peur. Il attend leur départ puis leur retour. Elles sont habillées chaudement pour sortir. Il fait froid dans cette ville en hiver. Cette scène se répète une à deux fois par semaine sans que l'on puisse prévoir le jour.

Les deux femmes ne se parlent que pour dire des banalités d'une voix monocorde :

« Tu as pris tes gants ?

J'ai des mouchoirs.

Moi aussi.

Tu as prévenu Henri ? (Henri est le grand-père de l'enfant).

Et Bernard ? (Bernard est le père de l'enfant).

Il est parti travailler et de toutes façons il sait où nous allons.

Alors allons-y.

Nous avons le temps, ils ont dit huit heures.

On ne sait jamais. »

Elles se parlent sans se regarder, sans regarder l'enfant, elles se parlent à elles même. Deux femmes sans regard, deux silhouettes, deux pantins articulant mécaniquement des mots sans intérêt, comme s'il fallait rompre un silence intolérable.

« Sois sage, Camille, on rentrera vite » étaient en général les dernières paroles de sa mère au moment de partir. Il répond toujours « oui ».

Camille, lui, les regarde mais son regard souvent est attiré par le ciel au-dessus de la table. Il reste assis dans cette pièce, il pourrait être ailleurs. Elles passent et s'agitent dans la même pièce mais il n'y a personne *pour de vrai*. Il ne boit pas son chocolat qui refroidit tout seul. Pourtant il n'est pas dans un rêve, il le sait. Le vide qu'il ressent en lui l'assure qu'il est éveillé. Il tripote son sexe sans savoir ce qu'il fait, sa souris comme lui a dit sa mère un jour, ajoutant : « Ne la touche pas elle pourrait te pousser au bout du nez ». Cette remarque était passée sur lui comme une légère brise à peine ressentie. Un peu surpris, il avait regardé sa mère : souris ? Cette mère si gentille lui disait de drôles de choses. Il n'a pas posé de questions. Alors il continue de tripoter sa « souris » qui lui appartient et qu'il sent douce sous sa main.

Les deux femmes sont parties. Bernard n'est pas là. Il travaille tôt le matin. Camille ne le voit que le soir. Mais son père rentre fatigué et s'occupe peu de Camille. Cet homme au regard triste est très gentil avec lui, jamais il n'élève la voix. Pourtant il ne sait que faire de toute cette gentillesse un peu plate. Il ne peut à son tour qu'être gentil, il ne peut que dire oui à tout.

Son père n'est pas là, c'est tout, pas là où il devrait être. Il est à peine plus absent que les deux femmes ces jours-là. Il est gentil mais est-ce suffisant ? Il est habitué.

Il se répète à mi-voix les prénoms de son entourage : Bernard, Henriette, sa mère, Adrienne, sa grand'mère. Camille a cessé de remuer son chocolat, il en boit quelques gorgées. Il reste sur sa chaise et regarde autour de lui pour voir ce qui l'entoure : les meubles vieillots, la cuisinière éteinte malgré le froid, le papier

peint avec ses scènes de chasse, l'évier avec des restes de vaisselle, la petite table à droite où traînent des papiers et des lettres ouvertes. Tout un univers sans vie. Un décor en attente, sans acteur. Aucune émotion ni pensée n'habite Camille. Sa vie est là, en attente, en suspend mais il ne le sait pas. L'appartement est vide de toute présence, on dirait que ça lui convient. Le temps passe sans le traverser.

On lui a dit de préparer ses affaires pour l'école, alors il le fait mécaniquement. Il préparera tout ça au bon moment sans que l'horloge qu'il déteste n'ait besoin de le lui rappeler puis il retournera s'asseoir sur la même chaise. Cahiers et livres, il sait où ils sont rangés. L'école, un monde presque identique à cette cuisine, peu importe si les visages sont différents : qui sont-ils ceux-là qui courent et crient dans cette grande cour ? Souvent ces matins- là, il attend le retour des deux femmes et n'ira à l'école que l'après-midi.

Elles sont rentrées silencieusement. Elles ne disent rien. Elles pleurent en silence presque honteusement, des larmes moins discrètes qu'à leur départ coulent sur leurs joues. Elles ne regardent que le porte manteaux où accrocher l'une après l'autre leurs vêtements, la commode où elles rangent leurs écharpes et leurs gants de laine avant de préparer ensemble à manger. Adrienne suit Henriette en trainant les pieds dans des pantoufles aux couleurs passées. Ensuite elles mettent le couvert. Un rituel. Camille est obligé de changer de place, il prend une autre chaise près de la fenêtre, indifférent à ce changement. Ces deux femmes pleurent toujours silencieusement. Parfois l'une dit :

« C'est pas pour aujourd'hui.

Non. Tu crois que Robert est encore dans un train au milieu de tous ces déportés ?

Je crois qu'il n'y aura plus de train. »

Les deux femmes, avec des gestes maladroits, manient bruyamment casseroles, couvercles et autres. Ce bruit tient lieu de paroles mais ne tarit pas leurs larmes. Il lui arrive de se demander d'où viennent toutes leurs larmes et si elles tombent dans leurs assiettes en mangeant.

Plus tard, après le repas, il ira à l'école seul, cinq minutes de marche suffisent pour rejoindre un univers bruyant et agité. L'itinéraire est sans surprise pour lui : traverser la place au milieu de laquelle se dresse une statue. Qui est cet homme raide qui jamais ne fait un geste ? Il lui arrive de guetter un éventuel salut de sa main toujours levée. Puis il passe devant un café peint en rouge. Le Café du Palais. Drôle de palais. Quelques fois il regarde par la vitrine sans s'attarder et voit le dos rond d'un homme seul appuyé au comptoir devant un verre. Ensuite c'est tout droit dans la rue du Petit Pôtet où les passants sont rares. Les porches des grandes maisons sont toujours fermés. Presque au bout de la rue il franchira celui de son école avec quelques hésitations tant le bruit, les cris, les agitations des autres contrastent avec ce qu'il vient de quitter. Un bruit bien différent de celui des casseroles.

Il ne se mêle pas à eux. C'est un monde étrange et étranger dont il n'a pas encore saisi les règles. Il ne saurait dire depuis combien de temps il va à l'école. Un temps insuffisant pour qu'il se sente un parmi les autres. Il lui arrive d'en ressentir une vague douleur dans la poitrine mais il s'est habitué.

En classe, l'instituteur semble bien l'aimer. Il fait ce qu'on lui demande, ne pose pas de question, ne s'agite pas, ne rit pas avec les autres quand ils envoient des boulettes de papier. On ne sait pas si l'instituteur l'aime bien parce qu'il ne le dérange pas ou s'il oublie sa présence.

Après l'école il reprendra le même chemin pour rentrer chez lui, passera devant l'homme en pierre toujours muet et immobile. En ouvrant la porte il se demandera s'il verra encore les larmes couler sur les joues des deux femmes. Repas du soir en silence, son père seul racontera ce qu'a été sa journée de travail. On ne lui posera pas beaucoup de questions. Il baillera souvent après avoir demandé à Camille si tout allait bien.

Et ainsi de suite, de semaines en semaines, de larmes en larmes, de silences en silences, de mots qui ne disent rien en mots répétés à l'identique : « Ce sera peut-être pour la prochaine fois. »

Un matin pourtant ne fut pas comme les autres. Les deux femmes sont rentrées et se sont assises autour de la table presque en face de Camille. Elles n'ont pas enlevé leurs manteaux, n'ont pas mis leurs pantoufles. Elles sont d'abord restées silencieuses, immobiles, elles ne pleuraient pas des larmes inutiles. Et, tout en regardant quelques miettes de pain et une cuillère oubliée sur la table, elles ont dit :

« Alors c'est fini. Il ne reviendra pas, il ne fera pas partie des rescapés.

Non, aucun autre train n'est annoncé.

Pleurer ne sert plus à rien, dit sa grand-mère.

Pleurer ne sert plus à rien, répète sa mère.

Tant qu'on pleure on espère, on n'est pas obligé d'y croire vraiment.

Nous n'avons même plus ça à notre secours, même plus la possibilité de pleurer. Il nous faut vivre avec un trou en nous où la pensée disparaît.

Vivre, demande Adrienne ? Robert était mon fils. Il était ton frère. Vivre avec un trou, je ne sais pas comment on fait. Je vais aller me coucher, rien d'autre à faire. »

Henriette regarde sa mère s'éloigner vers sa chambre en trainant les pieds. Après un silence, elle dit à Camille, son fils :

« Viens t'asseoir en face de moi. Je vais te raconter. Robert était ton oncle. Il l'est toujours même si nous ne le reverrons plus. Pendant la guerre, tu avais alors quatre ans, il a été arrêté parce qu'il était juif et interné dans un camp à Drancy d'où il a pu nous envoyer quelques cartes postales.

Moi aussi je suis juif ?

Oui, toi aussi, comme nous.

Puis il a été déporté à Auschwitz. De là plus aucune nouvelle ne nous est parvenue. Depuis peu, les camps ont été libérés, un certain nombre de déportés ont pu être rapatriés par des trains spéciaux. C'est à la gare que nous allions ta grand-mère et moi espérant qu'il serait l'un de ces rescapés. Je sais aujourd'hui qu'il ne reviendra pas, il est devenu un disparu. Un disparu c'est comme un trou sans fond. Nous allons donc vivre avec un disparu. Je t'aiderai autant que je pourrai. »

Camille a seulement répondu oui. Il n'avait pas tout compris mais enregistré les mots *Auschwitz, déporté, disparu et vivre*. Ces mots l'accompagneront désormais au long des années. Il s'est levé de sa chaise, a été boire un verre d'eau à la cuisine, a regardé par la fenêtre d'où il ne pouvait pas voir grand-chose sauf, en face, la grande fenêtre fermée et a demandé : « Qu'est-ce qu'on mange à midi ? »

A l'école il a interrogé des camarades pour savoir ce que signifiait *déporté* et où était *Auschwitz*. C'est la première fois qu'il s'adressait directement à d'autres enfants. Il n'a pas obtenu de réponse mais ses rapports avec eux ont changé et il a oublié d'avoir cette vague douleur dans la poitrine.

Quelques années après, il apprit que Robert était parti le 25 mars 1943 avec le convoi n° 53 pour Sobibor où 5270 hommes, 472 femmes, 119 enfants de moins de 17 ans avaient péri. Il n'y eut que 15 survivants. Ces informations recueillies au hasard puis au cours de ses recherches et de ses lectures¹ n'ont pas comblé le trou dont il a hérité mais il a pu en imaginer un fond (en pensant aux survivants) et des bords apaisants (comme le sourire d'une femme) et ainsi « vivre avec », comme avait dit sa mère.

Claude Spielmann

Janvier 2020

¹ « Le Mémorial de la Déportation des Juifs de France »
Serge Klarsfeld